Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 32

Rubrik: La musique à Leipzig

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Certes nous ne sommes pas à l'impeccabilité des exécutions de Lamoureux ou de Colonne, — les recettes étant forcément moindres à cause de la modicité, du prix des places à Marseille, — pourtant les grandes symphonies, les pages orchestrales de Wagner et des modernes sont données par l'Association artistique de Marseille, dans des conditions très entendables. Chaque année, l'orchestre se modifie, acquiert de nouvelles et meilleures recrues, aussi peut-on prédire désormais un avenir brillant, prospère et durable.

Nul n'ignore que la condition essentielle qui peut amener des exécutions convenables de musique symphonique à grand orchestre, c'est de trouver des capitaux. Il faut beaucoup d'argent pour arriver à un bon résultat. A Marseille des éléments divers concourent pour assurer les nécessités budgétaires de l'Association artistique. Disons tout d'abord qu'une partie de l'orchestre, les sociétaires, exploitent eux-mêmes cette entreprise et l'administrent avec le concours d'un président et d'un conseil pris dans le sein de la société. C'est là une tentative de collectivisme d'art fort intéressante. Ces sociétaires courent les chances de bonnes ou de mauvaises années d'exploitation, aidés de plusieurs musiciens qui au prorata, comme eux, d'appointements déterminés subissent la fortune heureuse ou malheureuse de l'Association. En outre, une dizaine de gagistes sont appointés avec des émoluments fixes lesquels, — ceux du chef d'orchestre à part, — n'excèdent pas 200 francs. Les ressources de la société consistent en plus des abonnements et des entrées courantes, en subventions de l'Etat (5,000 fr.); de la ville de Marseille (6,000 fr.): du Conseil général ou départemental (3,000 fr.) et, en subventions particulières de fr. 100; cotisation des membres honoraires donnant droit à une entrée et à quelques privilèges. Cette année, le chiffre des membres honoraires a atteint 112.

En résumé, pour une saison de 23 concerts, le budget de l'Association des concerts classiques varie entre 60,000 et 70,000 francs par saison.

L'Association a fait au point de vue artistique l'éducation du public marseillais, en lui faisant connaître et aimer les grandes œuvres des maîtres anciens et celles plus modernes des compositeurs vivants. Elle a permis encore aux dilettanti d'entendre, dans ses séances, tous les concertistes les plus réputés parmi les instrumentants de l'Europe musicale, et dans des conditions d'extrême bon marché, puisqu'elle dispose de places à 1 fr., 75 et 50 centimes qui ne sont pas les moins recherchées.

Etant donnés les résultats acquis, le nombre et la valeur des concerts donnés par cette Association, sans interruption depuis sept ans, on peut dire que c'est dans la province française, un des rares monuments d'arts qui aient été élevés, depuis ces dernières années, à la musique symphonique, et qu'en réussissant à créer à Marseille, ville plutôt industrielle et commerciale, un si beau mouvement de décentralisation musicale, l'Association artistique a bien mérité du monde musical et de la grande patrie artistique que ne séparent ni ne divisent aucune frontière, aucun dialecte, aucune religion.

ANDRÉ GOUIRAND.

La musique à Leipzig.

AUTREFOIS le centre même de la vie musicale — j'ose bien dire en Europe — Leipzig occupe encore aujourd'hui une place importante parmi les villes dotées de bonne musique et

de bons musiciens. Le grand respect pour l'Art est dans l'air, et quoiqu'on trouve ici comme partout où la grandeur appartient au passé, une certaine présomption et une tendance de vivre sur les traditions, il faut s'incliner devant le travail très sérieux qui se fait ici, ainsi que devant l'aisance avec laquelle on sacrifie le matériel pour l'esthétique, faculté qui appartient, il est vrai, aux artistes en général, mais tout particulièrement, à ceux d'Allemagne. Et non seulement parmi les artistes, mais aussi dans le public, trouve-t-on nombre de personnes, dont la vie est enrichie par cet intérêt pour l'Art. Aussi voit-on du monde dans tous les concerts et à tous les théâtres, ce qui me paraît incroyable quand je pense à tout ce qui se donne ici. « Le Gewandhaus » et la « Thomas-Kirche soutiennent encore l'ancien prestige de Leipzig. Tous les deux conservent encore pieusement leurs traditions.

L'école du St-Thomas attachée à l'Eglise, fondée en 1400 environ, par les moines du cloître de ce nom, existe encore à son état primitif. Nombre de jeunes gens de 8 jusqu'à 20 ans y profitent d'une instruction complète en tout ce qui concerne l'art musical, ce qui est une faveur très enviée. On a réuni ces jeunes écoliers dans un chœur, particulièrement formé pour l'exécution des œuvres de J.-S. Bach, lequel était un des Cantors de l'Ecole. (Cet emploi est toujours un grand honneur pour celui qui en est chargé, et n'est confié qu'à des musiciens distingués. En ce moment c'est Gust. Schreck, professeur de musique et compositeur qui occupe ce poste). Ce chœur est parvenu à une telle virtuosité dans l'ensemble et dans l'exécution des œuvres classiques, qu'il s'est conquis une célébrité indiscutable. C'est charmant, en effet, d'entendre ces voix fraîches si parfaitement disciplinées. Il exécute tous les dimanches à l'église de St-Thomas, une cantate avec orchestre.

Nous avons ensuite le Gewandhaus, dont les concerts d'orchestre sont la plus grande attraction d'ici. Ces concerts ont acquis sous Mendelssohn, leur grande réputation. Après sa mort, Reinecke s'est efforcé de conserver intacte cette renommée retentissante, mais tombant dans l'exagération, il rendait ces concerts trop exclusifs, n'y admettait que les classiques y compris les romantiques, — Schumann, Schubert et d'autres, — luttant avec acharnement contre l'insurrection des modernes. Les jeunes maîtres allemands perdant patience, ont enfin réussi à forcer les portes de l'austère salle, et Reinecke a dû céder la place à Nikisch, dont la réputation de chef d'orchestre était déjà trop affirmée pour qu'on ait osé résister à son influence. D'une indépendance absolue, ce fameux musicien n'a pas tardé à y introduire d'incroyables réformes. Le chœur qui était peuplé de vétérans des deux sexes, a été dispersé, ce qui a causé un scandale énorme; on a laissé partir ceux qui n'avaient plus de voix et les places vides furent occupées par d'autres plus jeunes, qui en avaient. De plus, — et les murs du bâtiment solennel n'ont pas croulé (!) — il a commencé à faire jouer les Modernes; on y entend aujourd'hui, Wagner, Liszt, Tschaïkowsky, même du Strauss. — Pour ces concerts, sont engagés les meilleurs artistes actuels.

L'Opéra n'est pas du tout aussi intéressant, quoique la direction s'efforce d'offrir autant de nouveautés que possible. La régie en est bien médiocre. Les quelques bons artistes qui y sont doivent sans cesse travailler, et comme il y a représentation chaque jour avec seulement quatre semaines de congé en été, ils sont trop vite usés, et cherchent des engagements ailleurs. Il y en a un, cependant, de l'ancienne garde : Otto Schelper, basse-baryton, qui remplit encore tous les rôles importants de son genre. Sa voix fraîche et pleine, sa parfaite déclamation et son beau talent de caractériser, font de lui sans contredit le meilleur des chanteurs de l'Opéra. — Mais passons aux nouvelles :

Au mois de décembre nous avons eu : Le IXme Gewandhausconcert, dont la pièce de résistance fut la « Missa sollemnis » de Beethoven. Cette œuvre monumentale, la plus grande pièce vocale que Beethoven ait jamais écrite, peut être considérée comme sa confession de foi. Il y fait éclater en un cri sublime, son espérance en Dieu et son amour pour la nature, y mélangeant sa philosophie personnelle et ses expériences d'homme et d'artiste, comme aucun maître avant, ni après lui, n'a su le faire. Mal-

heureusement l'exécution ne fut pas digne de l'œuvre. Nikisch n'est pas bon interprète de Beethoven, c'est connu, et ne le fut pas non plus cette fois. Nous lui devons cependant la reconnaissance de l'entreprise, que le public a accueillie avec enthousiasme.

Le « Bachverein » a fêté sa Noël à l'église St-Thomas déjà le 6 décembre, par l'exécution du Weinachtsoratorium de Bach, admirable œuvre pleine de fraîcheur, de poésie et d'idylle. Je ne sais rien de plus charmant que l'air de « l'Echo » pour soprano. Quelle délicieuse invention ! Si pourtant le concert a paru un peu long, ce fut à cause de cet esprit déplorable de conservatisme traditionnel, qui n'admet pas qu'on joue Bach comme s'il avait été un homme en chair et en os. La piété est une bonne chose, mais lorsqu'elle se fige dans la forme, elle devient stupide.

Le IVme « Philharmonische concert, » — dirigé par Wuiderstein, — a introduit une nouveauté : La symphonie en Do mineur (Op. 74) d'Auguste Klughardt. Sans nous ouvrir des horizons nouveaux, cette œuvre se trouve dans le rang de la musique solide et romanesque des anciens temps, très à la mode aujourd'hui.

Le Xme Gewandhausconcert nous a donné pour la première fois et sous la direction du compositeur lui-même, la « Seejungfräulein, » poème pour soprano et orchestre, d'Eugène d'Albert. Le texte, arrangé par S. Grum, d'après un conte d'Andersen, prête à des effets poétiques que la musique d'Albert et son instrumentation coloriée ont habilement illustrés. Mme d'Albert qui a chanté la partie vocale avec sa belle voix pleine, un peu froide, a eu cependant un grand succès.

Ludwig Wüllner a donné des « Liederabende ». Ce chanteur — ou plutôt diseur — d'école ultra-moderne, est pour le moment très goûté du public, c'est-à-dire d'un public très spécial que je voudrais appeler — anarchiste.... anarchisme artistique, cela va sans dire. Quant à moi, je ne le trouve pas dépourvu d'une certaine affectation, mais il faut, sans doute, être allemand pour l'estimer à sa juste valeur. Le fait est cependant qu'il interprète avec un réalisme outré tout ce qu'il chante, et que certaines choses de Schumann, Liszt, Schubert, Strauss et autres romantiques modernes, sont présentées par lui d'une façon originale et neuve.

Le « Riedelverein » a produit des chants de Noël du XVIme siècle, par Cornelius Freund, Joh. Hermann, Popelius, Joh. Walter et autres, tous mélodieux d'harmonisation suave, pleins d'adoration chrétienne.

XIme Gewandhausconcert.

Le « Thomas-chœur » a chanté « Ehre sei Gott in der Höhe » de Mendelssohn, et quelques chants de Noël du XIVme et XVme siècles, d'une manière si parfaite que même la critique la plus grincheuse a dû se dérider. Nous avons été transportés dans une sphère de piété musicale, qui faisait renaître le souvenir des temps passés, quand Leipzig tenait bien haut l'étendard de la musique.

Le mois de *janvier* a été riche en concerts : Willy Rehberg de Genève, a joué, — dans un Winderstein-concert — le piano-solo du concerto de Brahms (ré mineur), le même qui, en 1859, faisait à Leipzig un complet fiasco. Le jeune artiste a fait preuve d'une technique fort développée, son toucher est aussi clair et distingué que sonore. De plus, il a montré qu'il avait parfaitement compris l'œuvre de Brahms, comme il savait aussi la faire comprendre au public d'aujourd'hui.

Puis, Alf. Reisenauer a donné trois clavierabende. C'est surtout comme interprète de Liszt que ce fameux pianiste devient vraiment formidable. Aussi son programme abonde des productions de son compositeur favori, qu'il faut entendre jouer comme cela, pour le bien goûter.

XIIme Gewandhausconcert : Eugène Ysaye a joué le concerto pour violon (mi-majeur) de Bach. Il a été accueilli avec enthousiasme. Dans le même concert fut interprété pour la première fois : « Dornröschen », de Humperdinck. Ce compositeur n'a pas beaucoup de succès à Leipzig et Dornröschen n'y a rien ajouté. Comme « Hans et Gretchen » elle fera peut-être sa tournée à l'étranger où le « Volkston » allemand, moins connu, fera l'effet plus original.

Henri Marteau et Kubélick ont joué le même

jour, ce qui n'a pas empêché le public de remplir les deux salles au comble. Quant à moi, c'est Marteau que j'ai voulu entendre, et je l'ai entendu avec plus de plaisir que jamais. Son jeu me paraît plus profond, plus mûr, plus humain, et le ton qu'il tire de son violon, est d'une sonorité plus intense, vibrant et chaud comme jamais. Il a joué parfaitement, accompagné de l'orchestre de Winderstein, un concerto à lui dédié, de Th. Dubois, composition qui a beaucoup plu par sa saveur mélodieuse et élégante trop inconnue à l'école allemande. Plus intéressants étaient cependant la rêverie de Berlioz et « le Symphonisatz » de Bach. Le dernier numéro a été joué par Marteau, avec un entrain français qu'on n'a pas l'habitude d'entendre dans l'interprétation des œuvres du grand maître — cela nous a rapproché de lui, et nous l'avons trouvé ce qu'il sera toujours, éternellement jeune dans sa musique, sur laquelle le temps passe sans y toucher. Quant à la composition de Berlioz, elle a parfaitement soutenu sa place à côté de Bach. L'orchestre a joué entre autres, le « Rouet d'Omphale » de St Saëns, qui a été très applaudi.

La grande nouveauté de l'Opéra a été cet hiver, la légende de la « Heilige Elisabeth » oratorium de Fr. Liszt arrangé ici pour la scène. Cet arrangement n'a pas été très réussi. L'action manque d'effet dramatique, ce qu'on a cherché à dissimuler par une mise en scène variée. On y voit un peu de tout : des paysages au soleil, et des paysages au clair de lune, des orages et des étoiles et des anges, et le défilé de toute une armée, durant un acte entier, mais le public ne fut pourtant pas très intéressé. La partition est d'un bout à l'autre d'une inspiration mystique, conventionnellement catholique : le dogme mis en musique, mais enrichi par un sentiment d'amour fervent. Liszt a beaucoup d'esprit français, mais on sent qu'il l'a emprunté. Cependant, il a par là, fait le chemin d'une école romanisée, suivie par beaucoup de jeunes allemands, à tort ou à profit ? L'avenir le dira. La musique de la Heilige Elisabeth, est pleine de mélodies de longue haleine et d'inspiration spontanée, mais ne présente jamais rien de frappant ni de nouveau, pour celui qui connaît bien la musique française moderne. Admirablement instrumentée cette œuvre est pourtant remarquable comme oratorium. — Ce fut une erreur d'en faire un opéra.

Nous avons eu aussi la première de « Roméo et Juliette, » de Gounod. Cet opéra fut trop tard présenté à Leipzig. Gounod est déjà suranné en France, où l'on a pourtant le souvenir et la reconnaissance — ici il parut suranné. Il y a des différences de goût et de race que rien ne saurait effacer. A. DE W-DT.

LETTRE PARISIENNE

Mon cher ami, je ne vous ai pas donné de nouvelles du mouvement artistique à Paris depuis le commencement de la saison musicale et, malgré ce retard, je ne me trouve malheureusement pas accablé par mon sujet. Si j'examine d'abord le côté *musique pure*, je veux dire les grands concerts dominicaux, nous voici en présence d'un bien petit nombre de nouveautés. Les concerts de la salle Humbert de Romans prennent assez bonne tournure et M. Victor Charpentier, qui les dirige, est moins rébarbatif aux « jeunes » que ses collègues du Châtelet et du Nouveau Théâtre. Mais, si je ne me trompe, ce sont moins des œuvres symphoniques véritables que des fragments dramatiques ou de la musique de genre que l'on y monte. Aux Concerts Lamoureux la perfection des interprètes et du chef d'orchestre reste toujours inimaginable, seulement je ne puis vous signaler une seule création importante de la part de M. Chevillard ; pas une, vous entendez. Sans doute, le Comité de son orchestre est-il responsable autant que le chef, de la composition des programmes. Les *Symphonies* de Beethoven recommencent tous les ans leur défilé superbe, mais quelque peu rebattu. Cette année la saison s'est ouverte par d'admirables exécutions des Symphonies de Schumann, et depuis nous n'avons rien eu d'un peu neuf, sinon les *Huns*, de Liszt, par endroits terriblement « pompiers, » et le *Namouna* de Lalo, qui devrait être au répertoire de l'Opéra. J'allais oublier force concertos que l'on nous sert avec quelque entêtement et une abondance assurément excessifs. Il faut avouer cependant que votre ami Marteau nous a fait un grand plaisir, et que tout le monde a goûté son merveilleux talent de violoniste dans